

Synthèse - Conférence III

Citations

“ (...) chaque individu est virtuellement un ennemi de la civilisation qui cependant est elle-même dans l'intérêt de l'humanité en général. Il est curieux que les hommes, qui savent si mal vivre dans l'isolement, se sentent cependant lourdement opprimés par les sacrifices que la civilisation attend d'eux afin de leur rendre possible la vie en commun. La civilisation doit être défendue contre l'individu, et son organisation, ses institutions et ses lois se mettent au service de cette tâche ; elles n'ont pas pour but unique d'instituer une certaine répartition des biens, mais encore de la maintenir, elles doivent de fait protéger contre les impulsions hostiles des hommes tout ce qui sert à maîtriser la nature et à produire les richesses. Les créations de l'homme sont aisées à détruire et la science et la technique qui les ont édifiées peuvent aussi servir à leur anéantissement. ”

Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, page 9, Éditions PUF - Bibliothèque de la psychanalyse, 1989

“ Cette tendance à l'agression que nous pouvons déceler en nous-mêmes et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui, constitue le facteur principal de perturbation dans nos rapports avec notre prochain ; c'est elle qui impose à la civilisation tant d'efforts. Par la suite de cette hostilité primaire qui dresse les hommes les uns contre les autres, la société civilisée est constamment menacée de ruine. L'intérêt du travail solidaire ne suffit pas à la maintenir : les passions instinctives sont plus fortes que les intérêts rationnels. La civilisation doit tout mettre en œuvre pour limiter l'agressivité humaine et pour en réduire les manifestations à l'aide de réactions psychiques d'ordre éthique. De là, cette mobilisation de méthodes incitant les hommes à des identifications et à des relations d'amour inhibées quant au but ; de là cette restriction de la vie sexuelle ; de là aussi cet idéal d'aimer son prochain comme soi-même, idéal dont la justification véritable est précisément que rien n'est plus contraire à la nature humaine primitive. ”

Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, page 65-66, Éditions PUF - Bibliothèque de la psychanalyse, 1989

Problématique générale

Le mythe de Prométhée nous lègue une perspective conceptuelle, selon laquelle la connaissance comme certitude est acquise par l'humanité de façon radicale et irrévocable. En effet, en offrant à l'humanité un certain capital d'érudition, Prométhée permet à l'Homme de concevoir, tout d'un coup, son milieu et ses circonstances de vie, d'une manière bien plus précise et sensible. À cet égard, nous avons particulièrement insisté sur l'acquisition des certitudes et des techniques liées à la mesure du temps, permettant à l'être humain d'envisager une compartimentalisation spatio-temporelle de sa vie. À premier abord, la constatation de la répétition des phénomènes physiques astrologiques, par exemple, permettrait à l'humanité de prendre conscience de sa finitude et sa partialité de son existence. Et ce, en raison de la compréhension du fait que le fil des années impacte la forme physique de l'humain. De ce point de vue, il a pu nous sembler que l'interprétation de la version dramaturgique du mythe de Prométhée, valide la thèse Platonicienne qui établit un lien entre l'assimilation de connaissances et l'imposition de contraintes à l'imaginaire humain. Pour rappel, Platon annonce que l'ignorance ne peut être qu'involontaire, dans la mesure où dès qu'une connaissance est appropriée, elle s'impose à l'humanité comme une donnée qui investit la réalité. En ce sens, la connaissance enrichit l'emprise de l'être humain sur les circonstances de vie concrètes qui sont les siennes. De ce fait, la marge d'interprétation des individus s'amointrit au fur et à mesure que ceux-ci acquièrent des connaissances (étant donné que nous avons pu au préalable établir que les narrations interprétatives, comme le mythe, ont pour but de donner du sens à des phénomènes physiques ou sociaux que l'humanité peine à s'expliquer à elle-même).

Le contre-argument Freudien

Freud avance que la source véritable de toute force coercitive planant sur l'humanité ne se limite pas à l'acquisition de certitudes : elle est identifiable, de surcroît, dans le fait de vivre en société. Plus précisément, Freud cherche à démontrer que plus une communauté humaine est instruite, en d'autres mots plus son capital de connaissances comme certitudes est accru, plus cette communauté imposera à ses membres des contraintes sous la forme d'inhibitions et d'interdictions. Cela serait dû à l'émergence d'un paradoxe. En se donnant les moyens de maîtriser la

compréhension des phénomènes physiques et sociaux qui caractérisent son milieu de vie, l'Homme est capable de se situer de mieux en mieux face à ces circonstances.

Il s'en suit que l'humanité développera une forme de pudeur au fur et à mesure qu'elle sera susceptible de qualifier, c'est-à-dire de nommer et d'accorder un sens aux manifestations qui caractérisent la vie. En effet, ces découvertes, autrement dit les méthodes acquises et les savoir-faire appropriés qui permettront à l'humanité de distinguer et de désigner les choses, rendront également l'humanité plus soucieuse de sa disposition vulnérable. En se rendant compte des paramètres de leur condition humaine, les individus développeront, selon Freud, une angoisse due à l'impuissance qui distingue substantiellement l'existence.

Le paradoxe de la civilisation

L'humanité va pouvoir s'approprier un capital de connaissances comme certitudes, en fondant des communautés dont le rôle premier sera d'interpréter les phénomènes qui échapperont, initialement, à conscientisation individuelle. Or, par l'assimilation des diverses formes de connaissance, l'être humain déconstruit l'emprise qu'avaient sur lui les mythes fondateurs et simultanément interroge le bien-fondé d'une société qui ne semble plus capable de lui offrir une protection sous la forme d'un réconfort existentiel. L'appartenance à une communauté semblerait être à la source d'un malheur dissimulé sous un développement cognitif préconisé par le collectif, dans le but de contrôler, dans la mesure du possible, les circonstances de vie de l'humanité - ce qui n'est que l'incarnation d'un fantasme de toute-puissance de l'Homme à l'égard de la nature. La participation à ce cheminement d'instruction et d'appropriation de certitudes serait responsable de l'appréhension et du désarroi de l'Homme, conscient désormais de sa finitude. Cela disposerait l'humain à se montrer agressif à l'égard de la construction sociale, qui exigerait de lui de se montrer civil à l'égard d'autrui, tout en l'informant de sa propre insignifiance vis-à-vis de l'étendue de l'univers. Or, l'humain en tant qu'individu a besoin de la société et des liens qui sont tissés en son sein pour se prémunir de divers aléas comme les catastrophes naturelles ou la maladie. Ce rapport ambivalent à l'appartenance sociale crée un ce que Freud qualifie de malaise en usant d'un vocabulaire psychanalytique. Le malaise dans la civilisation correspond, en substance, à un conflit procédant de la dynamique qui définit toutes les interactions entre l'individu et le collectif auquel il appartient.

